

Marie Depussé

Les morts ne savent rien

Roman



Extrait de la publication

Les morts
ne savent rien

DU MÊME AUTEUR

DIEU GÎT DANS LES DÉTAIL, P.O.L, 1993

EST-CE QU'ON MEURT DE ÇA, P.O.L, 1996

LÀ OÙ LE SOLEIL SE TAIT, P.O.L, 1998

QU'EST-CE QU'ON GARDE?, P.O.L, 2000

À QUELLE HEURE PASSE LE TRAIN... – Conversations
sur la folie, avec Jean Oury, Calmann-Lévy, 2003

Marie Depussé

Les morts
ne savent rien

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-137-2
www.pol-editeur.fr

*Ce texte écrit à quatre voix
est une chanson d'amour.*

« Les morts ne savent rien »

La Bible - L'Ecclésiaste

« They might listen, I said. But they will be
hard to talk to
They are in the cemetery »

William Faulkner, *As I Lay Dying*

Au phare

« ... ma mère. Il est parfaitement vrai qu'elle m'a obsédée, en dépit du fait qu'elle est morte quand j'avais treize ans...

Alors, un jour que je faisais une promenade dans Tavistock Square, j'ai fait, comme je fais quelquefois mes livres, *To the Lighthouse* [*La Promenade au phare*], dans un grand élan, apparemment involontaire.

Pourquoi alors? Je n'en ai aucune idée. Mais j'ai écrit le livre très vite; et quand il fut écrit, je cessai d'être obsédée par ma mère. Je n'entends plus sa voix; je ne la vois plus. »

Virginia Woolf, *Moments d'être*

« Oui, bien sûr, s'il fait beau demain, dit Mrs. Ramsay à son petit garçon. Mais il faudra te lever à l'aube. »

Le « oui » d'une mère, qui lance la trajectoire d'une vie. Cet art qu'elle a de pulvériser les obstacles, en les déplaçant juste un petit peu, de l'incertitude de la météo vers la nécessité de se lever tôt.

James, qui a six ans, rêve « depuis si longtemps » à cette expédition vers le phare qui suppose, il le sait, une mer calme. Sa mère, en trichant

avec la syntaxe, a déposé le rêve dans ses mains. La promenade au phare est là, l'instant s'immobilise, chaque chose y prenant la couleur uniforme du bonheur.

« Mais, dit son père en s'arrêtant devant la fenêtre du salon, il ne fera pas beau. »

Du choc de ces deux phrases naît le roman. L'affirmation du père qui, dira plus tard Mrs. Ramsay, ne peut parler sans déchirer les voiles de la civilisation, accule sa femme à un fléchissement, une parole défaite, dénudée, forcée de dévoiler ses pauvres moyens. « Mais il peut faire beau... je crois qu'il fera beau. »

Pourtant ce parleur de la réalité, cet homme que son fils éprouve l'envie immédiate de tuer, est celui qui emmènera le garçon faire la promenade au phare. Mrs. Ramsay sera morte. Morte, elle l'est peut-être déjà, un peu, dès la première scène, cette femme en gris assise dans l'encadrement d'une fenêtre, si l'on songe à l'ombre portée par la fin du livre sur le début. « Jamais plus elle ne lèverait les yeux. »

Virginia Woolf a écrit ce roman magnifique en trois mois. À la lire, dans *Moments d'être*, cesser d'entendre la voix de sa mère était pour elle comme une délivrance. Cela m'avait toujours paru étrange. Il y a peu de temps, dans son journal, j'ai lu cette remarque, brève comme une évidence, que l'achèvement de ce livre lui avait causé la plus épouvantable de ses dépressions.

Comment aller, où aller, quand la voix d'une mère n'est plus là pour vous mentir.

Il y a trente ans que je n'entends plus la voix de la mienne. Cet amas de pages qui devient, par la grâce des professionnels de l'édition, un livre, n'a pas été fait dans un grand élan, au cours d'une promenade dans un parc. Non qu'il ait été plus difficile à écrire qu'un autre, mais plus fou, plus difficile à endurer, par manque de trajectoire, peut-être, par absence de ce « oui, tu pourras y aller ».

Et puis quand on n'invente pas la distance d'une « fiction », quand on commence à écrire « maman », il y a un prix à payer. Comme si le mot cessait de pouvoir être crié ou murmuré seulement par vous. Comme si on le foutait dehors. Alors on vit dans une honte que rien ne peut apaiser.

Sauf le temps. Alors les portes qu'on a poussées, aveugle, sourd et seul, entre morts et vivants, se mettent à battre, doucement. Mais elles peuvent s'ouvrir en grand.

C'est la décision des morts, peut-être, leur réponse.

À l'hôpital, dans la chambre de Jean, qui se bat contre une maladie dont le seul nom fait peur, ma petite sœur a accroché une immense affiche. C'est la photo d'un phare, noir, autour duquel s'enroulent de lourdes vagues blanches avec leur poussière d'étincelles. D'autres plus hautes, menaçantes, sombres, arrivent derrière et vont submerger le bâtiment.

Si l'on regarde bien, un homme minuscule se tient à mi-hauteur du phare, sur le seuil d'une porte

ouverte, les mains dans les poches, et regarde les vagues blanches. Il semble indifférent à celles qui arrivent derrière. La photo bouleversante a été prise par hasard. Par hasard, aussi, on a découvert que l'homme minuscule n'était pas mort.

Ma sœur n'a, pas plus que moi, en contemplant l'image pendant des mois, songé à *La Promenade au phare*. Elle dit seulement que l'homme avec ses mains dans les poches, c'est Jean.

C'est hier seulement, en longeant dans une rue très froide une rangée de sapins de Noël invendus encore cloués sur leurs croix de bois, qu'une étincelle a rapproché, dans ma tête vide, le roman et l'image.

Le phare est venu vers nous, il est entré dans la chambre, c'est tout.

Jean a posé sa main sur la porte ouverte et regarde. On ne sait pas s'il la refermera avant les vagues noires. On regarde tous les trois, les frère et sœurs, avec lui. On n'a pas peur.

Mai (2005)

On est au début de l'été, les jours rallongent. Un fou désagréable s'approche de nous. Généralement il dit « moi », plus quelque chose d'inintéressant. Il est de ceux qui, quand on leur dit : « Il pleut », s'arrangent pour répondre : « Moi aussi. » Aujourd'hui, il dit : « Ma fête, c'est le 19 mai. »

Ma voisine et moi, on s'en fout. Je réponds : « Ah. » Elle ne dit rien.

On est assises au bout du grand salon, du côté du soleil se couchant sur l'immense pelouse tondue jusqu'à l'os par le jardinier qui ne descend jamais de son tracteur. Les fleurs, il ignore. Ailleurs, on dirait qu'il est fou. Le soleil est froid. Il y a des jours où l'on est posé à côté des autres, sans générosité, sans lumière. On ne les aide pas.

Le garçon ajoute : « D'habitude, j'aime qu'on me souhaite ma fête. » Il se dandine, un sourire de travers posé sur sa face maigre et blanche de poivreau. Cette fois, toutes les deux, on se tait. C'est

l'heure du bar, on avale chacune un chocolat dans un gobelet en plastique. Elle m'explique qu'il faut mettre très peu d'eau si l'on veut avoir, vaguement, le goût du chocolat. Le garçon insupportable se balance un moment, son sourire disparaît, il s'en va.

Ma voisine, avant d'arriver à l'asile, a fait dix ans de taule, je l'ai tout de suite vu et le lui ai dit, comme on peut dire les choses, ici, sans méchanceté. Depuis on s'aime bien. On s'assied l'une à côté de l'autre, sans parler. Dans quinze jours, je ne le sais pas, elle mourra d'une chute banale dans l'escalier du château. J'en aurai un chagrin violent.

À l'asile, on ne sait pas les dates, seulement les jours. Pourtant le 19 mai m'intéresse. Alors on cherche, toutes les deux, quel jour on pourrait être. C'est aujourd'hui, le 19 mai.

Pour une fois j'ai un peu d'avance, alors j'appelle Jean. Il est en train d'empêcher son chien très laid d'entrer dans un Leader Price à Montparnasse, tout près du studio où je le loge avec le chien à la place d'y habiter moi. Il va acheter, avec le peu d'argent qu'on collecte entre nous, les sœurs et frère, du thon et du riz pour l'affreux Boubou et du Yoplait pour se nourrir et se passer l'envie de boire.

Toujours, d'habitude, c'est lui qui appelle les autres, le 20 mai. Alors on s'aperçoit qu'on a passé plusieurs heures, ce jour-là, à oublier que c'était le jour.

Je dis : « J'ai rencontré un fou qui m'a dit que c'était sa fête, le 19 mai. » Il rit : « Et ça t'a rappelé que la nôtre, de fête, était demain... Je mets toujours une croix dans mon agenda, ce jour-là,

pour qu'on ne m'emmerde pas entre 13h37 et 15 heures. Je marche, pendant cette heure-là, je me recueille. »

Jean a un vocabulaire religieux que je lui ai toujours envié. Alors je dis : « Pour une fois, maintenant que tu loges à Montparnasse, tu pourras te recueillir dans un cimetière. »

La fête des mers

C'était dans le Morvan, un pays pauvre avec des collines, des champs blonds dévalant vers le soir, des sapins sombres, des orages qui tournaient entre les collines et fracassaient les arbres, mais le plus effrayant était le silence qui précédait, celui des oiseaux. Il y avait aussi le canal tranquille où parfois des enfants d'éclusiers se noyaient, et la rivière avec ses courants violents qui faisaient semblant de s'endormir sous le soleil.

Quand on arrivait à la maison, maman devait amorcer la pompe, au-dessus de l'évier. C'était une jeune femme venant de Paris par le train, avec deux, puis trois, puis quatre enfants, et elle devait d'abord amorcer la pompe. C'était un long combat. Je la regardais avec la quasi-certitude que l'eau ne viendrait pas. Je la trouvais fragile, seule, magnifique. Ensuite seulement, quand l'eau était arrivée dans un hoquet de boue, je savais qu'elle avait gagné, que le reste allait suivre, la vie.

Parce que c'était la guerre, qu'il nous fallait venir dans cette maison petite et grise d'un village perdu, nous avons appris ce que certains enfants de nos pays ne connaissent pas : se laver dans des baquets en zinc que maman appelait des « tubs » parce qu'elle aimait dire les choses en anglais (c'était dans ces mêmes baquets qu'elle donnait des bains au cochon, qui aimait beaucoup ça), avoir froid, un peu, dans la chambre où le soir elle passait la bassinoire au fond des lits, aimer la merveille de l'eau, du feu et de la lumière, qu'une femme gagne, difficilement, contre la nuit.

C'est dans ce pays-là que j'ai commencé l'école. Il y avait une grande salle un peu humide, pour tous les gosses, un poêle à bois et, sur le mur, immense et enfermée dans un cadre doré, la photo du maréchal. Les tables avaient des trous pour poser les encriers. On était quarante enfants, de quatre à quinze ans, pour un poêle et une seule maîtresse. On n'avait pas froid et on travaillait. En arrivant il fallait qu'on chante : « Maréchal, nous voilà, devant toi le sauveur de la France » (*si bémol, sol*). Façon comme une autre de dire « bonjour, monsieur ».

Belle gueule à moustaches du maréchal.

Les cabinets étaient dans la cour de gauche. Dans celle de droite, les arbres, les saisons.

Premier jour de classe. Je n'ose demander à sortir, pour cause de pipi, donc pisse dans ma culotte. La maîtresse, dont la tête ressemble à une chaussure, ou à celle d'un cheval, Mme M., que

Achevé d'imprimer en février 2006
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1940 – N° d'imprimeur : 06XXXX
Dépôt légal : mars 2006

Imprimé en France

Marie Depussé

Les morts ne savent rien

Roman



Marie Depussé

Les morts ne savent rien

Cette édition électronique du livre

Les morts ne savent rien de Marie Depussé

a été réalisée le 13 août 2010 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer

en février 2006 (ISBN : 9782846821377)

Code Sodis : N44351 - ISBN : 9782818004104